

CHRONIQUES

La Maison-Dieu, 206, 1996/2, 153-157

LES JOURNÉES FRANCOPHONES UNIVERSA LAUS (janvier 1996)

JOURNÉES DE LYON (27-28 JANVIER 1996)

LES rencontres internationales d'Universa Laus ont lieu chaque été, mais les activités de l'association ne se limitent pas à ces rendez-vous annuels. Dans chaque aire linguistique, des membres et des personnes intéressés partagent à d'autres moments de l'année pour poursuivre la recherche de façon plus adaptée à chaque contexte culturel.

Depuis six ans, le groupe francophone se retrouve chaque dernier week-end de janvier pour un temps de travail et d'échange. Du samedi midi au dimanche fin d'après-midi, une série d'exposés brefs offrent des pistes de réflexion et ouvrent à une fructueuse discussion. Des propositions très diverses sont offertes : question pastorale ou pédagogique, analyse d'un chant ou d'un rite, hypothèse théorique ou présentation d'une expérience, écoute de pièces récentes, etc. Ces séminaires rassemblent des compositeurs, des maîtres de chœur ou d'autres professionnels de la musique tout autant que des responsables ou des personnes actives dans la liturgie, des lieux les plus divers de France, de Suisse et de Belgique. Jusqu'à

présent, ils se sont déroulés à l'Arbaletière, qui abrite, près de Lyon, le noviciat jésuite.

Cette année, ces Journées de Lyon adoptaient une forme thématique et réunissaient plus d'une trentaine de participants autour de la monodie. Cinq communications rythmaient ces deux jours.

Monodie, mélodie ou unisson ?

Pierre Faure avait recueilli quelques idées de Jean-Yves Hameline pour situer la question d'un concept de monodie. Qu'est-ce qui est éliminé quand on parle de monodie ? Notre oreille, habituée à trois siècles d'harmonie, peut-elle encore entrer dans le jeu monodique du *melos* grégorien ? « La monodie, dans sa nature même, est poly-harmonie, poly-rythmie, poly-expression, si habilement associées qu'elles ne se distinguent plus du fil si ténu que la voix déploie dans le temps » (*Le Chant grégorien*). Mais les Anciens ne parlaient-ils pas plutôt de mélodie que de monodie comme essence de la musique ? Le sentiment de la mélodie lui-même ne s'est-il pas transformé à travers le temps ne serait-ce qu'entre Beethoven et Gounod ? Et la fascination d'un Isidore de Séville pour le *Cantique des trois jeunes gens dans la fournaise* ne dit-elle pas qu'en chant chrétien, l'unisson — *l'una voce* — est plus important encore que la mélodie ?

Aux racines de la monodie.

Didier Rimaud avait sélectionné différentes pièces à chanter ou à écouter. L'hymne de Marcel Godard, *En toi, Seigneur, nos vies reposent*, faisait percevoir l'importance de la cohérence d'une monodie, comme réseau de correspondances intrinsèques. *Aujourd'hui est jour de fête*, prose de la Toussaint extraite du répertoire de Notre-Dame de Paris et dirigée par Jean-Michel Dieuaide, invitait à réfléchir sur la prose rythmée et le syllabisme du français. L'offertoire, *Ego autem in Domino*, interprété

par Pierre-Marie Chemla selon les techniques du grégorien primitif interrogeait sur les racines de la monodie, les modes de chanter favorisant l'intériorité et les gestes vocaux oubliés. Un ton psalmique d'Henri Dumas actualisait avec une grande simplicité l'alternance antiphonique tandis que la petite hymne *Jour du Seigneur, plus éclatant* et le Psaume 22 de Christian Villeneuve soulevaient les questions de l'hétérophonie et du caractère de la tessiture.

Une monodie en stéréo ?

Qui dit monodie ne dit pas monophonie ! Monodie s'oppose à polyphonie. Monophonie et multiphonie sont à la fois des modes d'enregistrement et des modes de restitution, aux rapports complexes.

Le samedi soir, Bernard Fort, professeur d'acousmatique à l'École de musique de Villeurbanne et responsable du Groupe de musiques vivantes de Lyon, donnait à entendre sa *Messe pour le mois d'octobre...* « écrite » pour huit haut-parleurs ! C'est à la fois une étude d'espace et un travail sur la voix, structurés par les textes du Commun, en un rapport particulier avec une symbolique des sons : sons de la nature, de l'activité humaine et sons de synthèse.

Le *Kyrie*, hommage à la voix de sa femme, est une composition abrupte et austère en huit pistes monophoniques. Il est organisé autour d'une prière en voix parlée en trois sections, dont la deuxième annoncée par le corbeau est plus dramatique et la troisième plus sereine. Un bébé hulotte, qui appelle sa mère dans la nuit, fait transition avec le *Gloria* confié aux seuls oiseaux chantant le lever du jour. Quatre paysages enregistrés en quatre lieux différents, avec des solistes qui s'y imbriquent, sont entendus simultanément grâce à seize pistes. La louange monte progressivement avec les rouges-queues, les mésanges, puis devant à gauche le merle noir, devant à droite la grive musicienne, derrière, le rossignol et la fauvette à tête noire : « Nous te bénissons. » Le « Toi qui enlèves » fait retour à la misère humaine avec les cris d'alarme des corneilles, du merle, des grièches et du

rouge-gorge tandis que les solistes continuent les louanges. L'assombrissement soudain de « sons concrets » s'achève alors par une lente remontée vers des sons de cloches à l'aigu et l'éclaircissement du « Toi seul es saint ».

Entre le *Symbole des apôtres* récité par des voix d'hommes dans un espace stéréophonique et un *Agnus* plus polyphonique, le *Sanctus* superpose à deux levers du jour — en Provence et en Irlande — un *Benedictus* chanté par P.-M. Chemla. Enregistré plusieurs fois du lointain au proche, il donne l'idée du Christ des Rameaux en marche vers nous : « Béni soit Celui qui vient ! »

L'œuvre a fortement impressionné et beaucoup touché. Deux des pièces ont été reprises lors de la liturgie dominicale du lendemain.

L'aujourd'hui de la monodie.

Gilbert Amy, directeur du Conservatoire national supérieur de musique de Lyon, avait dit un jour que l'avenir de la musique liturgique était pour lui dans la monodie. Il avait accepté de préciser ce qu'il voulait dire par là, entre autres par diverses analyses de ses œuvres.

Rien ne vaut l'énonciation mélodique pour la compréhension d'un texte, mais la monodie n'exclut ni la complexité ni la multiplicité des voix, des instruments ou des moyens apparents. La source de la monodie reste le grégorien, avec son alternance de binaire et de ternaire. Une des caractéristiques de la monodie, liée en ses débuts à la modalité, est la permanence ou la polarisation autour d'une note, dans un effet de tension lyrique et poétique qui peut être mis en œuvre de façons fort différentes. On peut retrouver cet esprit de la note polaire dans l'offertoire grégorien *Filiae regum*, dans *Gigues* ou *Pelléas* de Debussy aussi bien que dans le *Kyrie* de sa messe *Cum júbilo*.

Une voix, une monodie.

Le dimanche après-midi, frère Philippe Hémon proposait un extrait du concert d'inauguration du nouvel orgue J.-L. Loriaut de l'abbaye de Tamié, en Savoie. Un débat conclusif suivait, aux accents plus théologiques.

Le chant d'une monodie est un acte limite où se vit un risque maximal d'émission et d'appel à l'écoute. La racine de l'être est touchée, qui nous fait rêver à la pureté. Il y a l'expérience d'un chanter seul au nom de tous, solitaire et solidaire. Le chant liturgique ne fait-il pas toujours référence à ce chant de l'homme à l'écoute de Dieu, c'est-à-dire au chant du Christ ?

Ces Journées de Lyon étaient denses, fructueuses et marquées par une grande qualité d'écoute mutuelle. Pour ceux qui ne pourront participer à la rencontre internationale de cet été à Stamford, près de New York, rendez-vous est déjà pris pour les 25-26 janvier 1997 !

Vincent DECLEIRE s.j.